

LES CONDITIONS DE VIE DANS LES TRANCHÉES : TÉMOIGNAGES FRANÇAIS

« Le cafard vient de deux façons, directement, si je puis dire, ou par contraste. Directement : – Influence de ce qui m'environne [...] – Influence du milieu physique et perturbation de la vie de l'organisme : alimentation froide, insuffisance, absence de légumes, sucre, etc., boissons énervante (café) et très souvent insuffisance d'eau (on a la fièvre plus ou moins en sortant des tranchées). – Courte absence de mouvement et sommeil sans règle (on dort le jour, on veille la nuit, on dort équipé, dans toutes les positions, sauf les bonnes). – Absence de feu. »

Etienne Tanty, 2 décembre 1914, dans Jean-Pierre Guéno, *Paroles de Poilus, Lettres et carnets du front 1914-1918*, © Librio, 1998.

« Des morts plein les routes jusqu'à 7 kilomètres à l'arrière. Les convois passent dessus, les écrasent et les embourbent et les shrapnels gros comme des noix pleuvent sans arrêt. Notre tranchée n'est qu'un modeste fossé creusé à la hâte. Nous y restons tapis en attendant que les Boches attaquent. Le 27 au soir nous contre-attaquons à la nuit tombante. Nous avançons sous un feu d'enfer, toutes les figures me semblent avoir des expressions extraordinaires. Personne ne semble avoir peur, car chacun sait ce qui l'attend. On n'entend que le crépitement de la fusillade, les éclatements des obus, et les cris étouffés de ceux qui sont frappés. »

Armand Dupuis, 27 février 1916, lettre extraite du cahier de M. Dupuis, instituteur à Cellefrouin, © Archives départementales de la Charente.

« Sans regarder, on y sauta [dans la tranchée]. En touchant du pied ce fond mou, un dégoût surhumain me rejeta en arrière, épouvanté. C'était un entassement infâme, une exhumation monstrueuse de Bavarois cireux sur d'autres déjà noirs, dont les bouches tordues exhalaient une haleine pourrie, tout un amas de chairs déchiquetées, avec des cadavres qu'on eût dit dévissés, les pieds et les genoux complètement retournés, et, pour les veiller tous, un seul mort resté debout, adossé à la paroi, étayé par un monstre sans tête.

[...] On hésitait encore à fouler ce dallage qui s'enfonçait, puis, poussés par les autres, on avança sans regarder, pataugeant dans la Mort... »

Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, © Albin Michel, Paris 1925.